

Lors des cérémonies du 7 Avril 1946
commémorant le martyr des Enfants d'Izieu
a été prononcé ce discours particulièrement émouvant
par M.Lavoille, Directeur du Collège Moderne de Belley
où furent élèves quatre des Enfants d'Izieu :

Balsam Max. Bulka Marcel,
Gerenstein Maurice, Goldberg Henri.

Après deux années, le coeur est soulevé de la même indignation qu'au premier jour, l'âme est baigné de la même tristesse infinie à l'évocation de cette matinée printanière où des hommes vinrent arracher les enfants de cette maison pour les conduire à la mort.

Ces hommes étaient des soldats et des agents allemands.

Ces enfants étaient des fillettes et des garçons, pour la plupart encore dans l'innocence première, qui l'on reprochait seulement d'être au monde.

Et ce drame fut l'un des plus poignants de l'oppression ; un des forfaits les plus odieux du régime qui pendant cinq ans, asservit et tortura l'Europe ; non pas une de ces atrocités commises dans le déchaînement de la folie guerrière ou le délire du combat, mais un acte de haine et de violence froide, réfléchi, méthodique, érigée en doctrine d'ordre et de gouvernement.

C'est en cela que réside l'horreur d'un crime qui plongea près de cinquante familles dans le deuil et les larmes et jeta la consternation dans la grande famille bugiste.

Au nom du Comité d'Izieu, j'apporte à la mémoire de ces petits martyrs et de leurs maîtres, à Mm. Zlatin, à M.Reifmann et aux familles des disparus, le témoignage des seules choses humaines qui puissent leur être dédiées : un impérissable et fervent souvenir, une tendresse et une pitié profondes.

Ils étaient 43.(1) A part quelques adolescents de 16 et 17 ans, ils avaient moins de 14 ans ; les trois plus jeunes, à peine 5 ans ; la plupart : 8 à 11 ans. De confession israélite ou catholique,(2) ils appartenaient à des familles dispersées, menacées ou traquées pour des raisons politiques et raciales. Beaucoup d'entre eux n'avaient plus leurs parents, emmenés dans les bagnes nazis ; ils n'espéraient guère leur retour. Quelques-uns avaient vu brutaliser leur père, leurs grands frères avant leur déportation. La plupart ignoraient où étaient leurs proches et ne correspondaient pas avec eux. Plusieurs connaissaient l'horreur des camps de concentration. Tous étaient marqués par la souffrance.

Qui pourra dire la torture intime et muette de ces enfants qui avaient la pudeur de leur malheur ! Il faut s'être penché longuement sur eux pour la soupçonner.

Les aînés, au coeur déjà lourd d'expérience, avaient acquis une gravité concentrée, et parfois, une souplesse souriante, qui était une forme de vaillance et d'énergie.

D'autres vivaient dans une révolte sourde, permanente. Impuissant, leur instinct de lutte se transmutait en travail volontaire, obstiné, silencieux. En vacances, indifférents aux jeux, aux fleurs, aux oiseaux, ils passaient leurs journées un livre à la main, tendus dans un effort studieux qui était une manière de vaincre l'adversité.

Plusieurs connaissaient de longues rêveries - méditation plutôt qu'abattement - alternant avec des réveils brusques, des élans virils, comme ce garçon de quinze ans qui écrivait sur son carnet : " Je n'ai pas pu travailler pendant cette étude. J'ai passé deux heures à rêvasser, à attendre je ne sais quoi. C'était plus fort que moi. Mais pourquoi tant songer ? Après tout, songer, à mon âge, ce n'est pas vivre ; et je veux vivre comme les autres !... " Cette notation m'a fait penser maintes fois, depuis, au cri de révolte de la douce Antigone, vouée à la nuit éternelle par le tyran Créon, et qui clamait sa détresse au moment de fermer ses yeux à la lumière.

On devinait chez certains un isolement, une sensibilité douloureuse et farouche, une sorte de honte à mériter la compassion qu'ils discernaient dans les regards ou dans les gestes.

Chez d'autres, les plus petits surtout, c'était un abandon total, un étourdissement de jeu, une exaltation physique, une effusion de vie extérieure, comme si la prescience de leur destin leur suggérait de vivre

intensément, ou s'ils voulaient affirmer, en témoignant d'une vitalité débordante, leurs droits à l'existence et à la liberté.

Chez tous, il y avait un instinct profond de défense, de résistance morale ; il y avait une attente secrète une espérance presque mystique, courageuse, ardente ; il y avait aussi, hélas ! un levain d'amertume et de haine.

Le souvenir précis de quelques-uns s'impose à ma pensée :

Je vous revois. Max Balsam, je revois votre regard bleu de fillette craintive où je lisais parfois un relent d'angoisse au souvenir d'un premier internement à Drancy.

Je vous revois. Marcel Bulka, garçon laborieux et fier, à la fois volontaire, délicat et discret orphelin prématurément mûri par le malheur, si admirablement conscient de ses devoirs d'aîné, devenu chef de famille à 13 ans.

Je revois votre petit frère Coco, blond bambin de cinq ans, échappé du camp d'Agde sous le manteau de Mme Zlatin, et dont les yeux s'illuminaient de confiance filiale quand vous le teniez par la main.

Je vous revois, Alice et Mina, délicieuses enfants, rayonnantes de gentillesse et de grâce ; Mina qui chantiez à ravir pour l'enchantement de tous.

Je vous revois. Henri Goldberg, petit Parisien épris de la vie des champs, devenu cultivateur passionné mais demeuré spontané, frondeur et gavroche à souhait, et si gentiment serviable !

Je vous revois. Maurice Gerenstein, virtuose de 13 ans, sensible et secret, dont le talent de pianiste et de compositeur émerveillait vos professeurs et vos camarades, et dont les improvisations tristes et nuancées contenaient des promesses certaines de génie...

Je les revois ici-même, dans cette cour, et je revois leurs soeurs, leurs frères, leurs compagnons d'étude et de jeu : têtes blondes et brunes, cheveux au vent, mèches bouclées sur lesquelles ne se posaient plus, depuis des mois, les baisers de la vraie maman ; petites mains offertes pour le contact d'amitié qui rassure et pénètre le coeur d'une chaude quiétude ; regards sombres ou clairs, profonds ou timides, un peu réservés et anxieux pour l'inconnu qui approchait, pleins de confiance humble pour le visage familial...

Dans cette colonie, fondée par Mme et M. Zlatin, en Mai 1943, grâce à l'appui courageux de quelques autorités locales, notamment M. Wiltzer, actuellement sous-préfet de Chatellerault, aidé de Mlle Cojean, ils avaient retrouvé une famille et un asile qui semblait sûr. Le site et la maison offraient le charme de l'intimité et la grandeur apaisante d'un magnifique horizon : un cadre naturel de santé, de calme, d'oubli, de bonheur.

Ils y retrouvaient rapidement leurs forces physiques. Ils étaient entourés de gens au grand coeur dont la tendresse et l'inépuisable dévouement parvenaient à leur rendre bonnes les heures de séparation familiale.

Je veux citer, outre les fondateurs qui étaient, en même temps que de très grands patriotes, l'âme énergique et tendre de la communauté, Mme Suzanne Levan-Reifmann, médecin de la colonie, qui était toute bonté douceur, délicatesse et admirable abnégation ; Mlle Léa Feldblum et M. Léon Reifmann, lesquels rivalisaient de courage joyeux, d'affection vigilante et d'entrain ; Mlle Perrier, institutrice du cadre local, chérie par ses élèves ; enfin, Mme et M. Perticoz, propriétaires de la ferme voisine, dont le soutien généreux et l'esprit d'humanité donnèrent alors une haute idée de l'hospitalité bugiste.

A l'exemple des maîtres et des voisins, chacun donnait de soi-même, fraternellement. C'était un foyer de réconfort et de solidarité où les plus éprouvés cessaient peu à peu de pleurer, de trembler et de craindre, réapprenaient à sourire dans la douceur d'être aimés, s'épanouissaient dans la quiétude et renaissaient à l'espoir.

On avait cette impression joyeuse lorsque, au débouché du chemin, à portée de la maison bruyante de rumeurs enfantines, on voyait des groupes de petits s'ébattre dans les prés, courir le long des haies ou se mirer à la fontaine, dans l'insouciance heureuse de leur âge.

C'est le tableau qu'allait offrir la colonie, en ce matin ensoleillé du 6 avril 1944, au moment où les grands frères, pensionnaires à Belley, venaient d'arriver en congé de Pâques. C'était le premier jour, la première heure de vacances. Le temps et les coeurs étaient radieux. Il y avait des feuilles neuves aux buissons et au grand marronnier. Il y avait des fleurs dans l'herbe et dans les yeux. Chacun se disposait à se griser de lumière et de liberté.

Et pourtant... la menace monstrueuse, suspendue sur les têtes, était prête à frapper !

L'heure était choisie : 9 heures et demie ; tout le monde se trouvait à l'intérieur pour le petit déjeuner. Seule Mme Zlatin était absente pour quelques jours.

L'infâme opération avait été minutieusement préparée. Ce fut rapide et d'une brutalité inouïe. Une petite voiture grise et deux grands camions firent irruption dans la cour. En un clin d'oeil, avant que le personnel soit alerté, une dizaine de soldats casqués, armes à la main, encadrés par deux officiers et deux agents de la Gestapo et accompagnés d'un civil, se précipitent aux issues, cernent la maison, tiennent en respect le fermier voisin, pénètrent à l'intérieur et en ressortent, poussant devant eux éducateurs et enfants.

Personne ne peut se munir de vêtements, ni emporter ses souvenirs chers. Les ravisseurs sont pressés. Il ne faut pas laisser aux patriotes le temps d'intervenir. Le téléphone est coupé. Sous menace de mort l'interdiction est faite à M. Perticoz de communiquer avec l'extérieur.

La tâche est aisée. Il n'y a pas de résistance. À ceux qui interrogent du regard, les brutes ne donnent qu'une explication, ponctuée de vociférations : " Vous Terroristes ! " Et les petits terroristes de 14 ans, de 10 ans, de 8 ans, de 5 ans, surpris, étourdis ou tremblants, obéissent docilement, silencieusement, gentiment. Leurs maîtres, d'une parfaite dignité, les entourent, continuent à les choyer avec une sollicitude redoublée. Ceux qui ne vont pas assez vite sont poussés à coups de pied et à coups de crosse, et littéralement jetés dans les camions. M. Zlatin, qui esquisse un adieu, est odieusement brutalisé.

Une seule personne, M. Reifmann, parvient à s'échapper en sautant d'une fenêtre et réussit à se dissimuler dans les broussailles jusqu'au soir.

Dans la maison, c'est le pillage rituel. Dans leur rage de destruction, les soudards frappent choses et gens. Tout ce qui est à leur convenance sera emmené ; le reste est saccagé. Ces hommes sont chargés d'enlever ce qu'ils n'ont pas mission de tuer ; ce sera la tâche d'autres spécialistes. Ils le savent ; ils le disent. Du moins leur instinct sanguinaire se satisfait dans un simulacre : on retrouvera, fixées au mur, des photographies d'enfants criblées de balles.

En moins d'une heure, la triste besogne est accomplie. L'officier donne un ordre. Le convoi s'ébranle avec son butin humain : 7 grandes personnes et 43 petits.(1)

Et voilà que, des deux camions, s'élève un chant qui frappe les soudards de stupeur et de colère. Une voix de femme, celle de Mme Levan, puis cinquante voix mâles et enfantines, d'un seul jet, crient à la face des bourreaux le chant de défi : " Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ! " ...

Dominant leur déchirement intérieur, au moment de quitter le doux refuge d'Izieu, les déportés, Français d'origine ou d'adoption, avec une crânerie magnifique, clament leur foi patriotique : " Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ! ... Votre brutalité a raison de notre faiblesse ; vous vous emparez de nos corps sans défense, vous ravissez notre liberté, vous étouffez notre joie de vivre, vous prendrez peut-être nos vies ; mais, tant qu'ils battront, vous n'aurez pas raison de nos coeurs ! Vous n'aurez jamais raison de notre idéal, qui nous survivra ! Vous n'aurez jamais raison de la France ! "

Spontanément, le chant était monté du coeur aux lèvres, comme une soudaine libération de haine, une exaltation vengeresse, une provocation sublime. Les corps, les pauvres petits corps étaient captifs, mais les chaînes d'oppression morale étaient brisées. Les âmes refusaient la servitude. En cet instant, face aux monstres vils, des enfants s'élevaient à une grandeur humaine infiniment émouvante.

Malgré coups et jurons, le chant reprit et se prolongea. Il ne s'éteignit que loin, sur le chemin, dans les replis de la vallée. Toute la colonie était partie, courageusement, vers l'exil, vers le supplice.

Dans la maison béante, délabrée, silencieuse, les soudards revinrent pendant trois jours pour achever le pillage, pour disperser, peut-être, jusqu'aux ombres de leurs victimes, et aussi pour attendre la proie qui leur avait échappé ; mais Mme Zlatin, prévenue par la Résistance locale, ne revint pas. L'immeuble même devait être anéanti - lui aussi - par le feu. Il fallut l'intervention pressante de M. Perticoz pour que l'incendie ne fût pas allumé.

Le calvaire - on le sut plus tard - dura dix à douze jours. Après un court passage à Montluc, à Drancy, à Metz, ce fut Auschwitz, dont le nom même est synonyme d'épouvante. On frémit jusqu'aux moelles en suivant, par la pensée, l'affreux voyage, en évoquant la détresse et l'angoisse croissante des malheureux chez qui se précise, d'étape en étape, la certitude de leur destin.

Mme Suzanne Levan et les autres éducateurs refusèrent de se séparer des enfants. M. Zlatin et deux adolescents furent emmenés dans la forteresse de Revel où ils tombèrent devant un peloton d'exécution. Seule, Mlle Léa Feldblum échappa par miracle. Tous les autres, grands et petits, confondus dans le sacrifice, subirent le sort des millions de victimes immolées dans les temples infernaux du nazisme : les camps de la mort lente, les maisons de torture, d'extermination scientifique et d'assassinat collectif...

Bien que le monde ait été saturé d'horreur pendant cinq années, l'esprit est confondu, la sensibilité est violemment troublée à l'évocation d'une pareille barbarie. Réaction simplement humaine, qui dépasse le cadre du patriotisme le plus noble et le plus pur ! Réaction instinctive de l'être qui rougit d'appartenir à la même espèce physiologique que les tortionnaires !

Un régime qui tue en série les enfants, qui étouffe ou dégrade les consciences, qui ignore les droits de la personne humaine, qui spéculé sur la peur et fait germer la haine au coeur des innocents ; un régime qui trouve des chefs frénétiques et hallucinés pour ordonner des crimes aussi monstrueux, des théoriciens pour les légitimer, des millions d'esclaves serviles pour les perpétrer ; un régime qui, pour bâtir sa puissance nationale, appauvrit profondément l'humanité dans sa substance corporelle et spirituelle et l'atteint systématiquement, comme à Izieu, dans sa fleur et dans sa fraîcheur d'âme ; un tel régime est à bannir à jamais de la Terre.

Or, ce régime n'est pas mort. Sa face impure et hideuse ose déjà reparaître, ainsi que le prouvent certains évènements récents. Le nazisme est à la mesure de l'âme germanique ; il a pénétré les masses : il imprègne encore et exalte en secret la jeunesse allemande.

C'est, pour la France, à la fois une nécessité vitale et un devoir sacré de ne jamais l'oublier. Elle doit se souvenir et demeurer vigilante, en sa qualité de nation martyre atteinte plus que beaucoup d'autres dans ses sources de vie. On a dit qu'elle était le coeur et la raison du monde ; elle doit en être aussi la mémoire. Elle le doit parce qu'elle est la patrie de la démocratie et de la liberté, parce qu'elle est, selon la belle formule du Président du Gouvernement Provisoire de la République, la " Patrie de l'espérance humaine ".

La cérémonie de ce jour fixera chez beaucoup le salutaire souvenir. Les marbres, comme celui-ci, chargés de listes douloureuses, les stèles comme celle de Brégnier-Cordon, dressée à la première station du calvaire, diront aux passants, pendant des siècles, ce que fut le martyre des enfants d'Izieu et le sacrifice de leurs maîtres.

Ils diront que, dans ce coin riant du Bugey, comme en maints endroits de son territoire, la France a souffert dans sa chair et dans son coeur. Ils rappelleront le bain de terreur et de sang dans lequel le pays fut plongé. Ils enseigneront aux hommes et aux enfants de l'avenir la malfaisance et le danger mortel des idéologies totalitaires, de l'intolérance, des haines raciales et de la mégalomanie politique.

Sceller et graver ces pierres commémoratives, c'est accomplir un double devoir. D'abord un geste de piété humaine. La population bugiste a voulu matérialiser le souvenir de petits martyrs qui n'ont pas de tombeau, qui n'ont même pas tous une famille pour les pleurer. Elle les avait adoptés dans leur infortune, elle adopte définitivement leur mémoire. Elle a voulu le faire dans le lieu même où ces pauvres enfants vécurent leurs dernières journées de bonheur ; où, pour ceux qui les aimaient, leur présence invisible se ranime, comme aujourd'hui, dans le recueillement, et survit dans la solitude des choses et dans l'intimité du coeur.

Elever et sceller ces marbres, c'est aussi contribuer à bâtir un monde nouveau, en scellant, avec la pierre immuable, un serment patriotique, une volonté de justice et de paix. C'est construire un avenir meilleur où les petits enfants ne redouteront plus la cruauté des hommes, iront au devant de la vie dans la certitude des lendemains clairs, dans la plénitude de la confiance et de la joie, dans l'harmonie et la fraternité.

(1) En fait, ils étaient 44 enfants.

(2) Il s'agit d'une erreur : tous les enfants étaient juifs, mais ce fait n'était pas connu de tous à l'époque.